

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Monseigneur Forcade (1816-1885). Deuxième évêque de la Guadeloupe (1853-1861)

Edmond Marbot

Numéro 174, mai-août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037865ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037865ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marbot, E. (2016). Monseigneur Forcade (1816-1885). Deuxième évêque de la Guadeloupe (1853-1861). *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (174), 73-100. <https://doi.org/10.7202/1037865ar>

Monseigneur Forcade¹ (1816-1885) Deuxième évêque de la Guadeloupe² (1853-1861)

*Abbé E. MARBOT*³

LA NOMINATION (1853)

C'est le propre des cœurs vraiment généreux de ne point se rétrécir à la peine ; la douleur ne fait que les élever, en même temps que la grâce

1. Théodore-Augustin FORCADE, est né le 2 mars 1816, à Versailles. Il étudie à Mantes et à Versailles. Il est ordonné prêtre le 16 mars 1839. Il devient administrateur de la paroisse de Sucey, puis professeur au grand Séminaire de Versailles. Le 2 octobre 1842, il entre à la Société des Missions Étrangères de Paris. Le 14 décembre 1842, il est envoyé en Asie. Il séjourne d'abord à Macao, où il est sous-procureur. En 1844, il est en Chine, aux îles Riou-Kiou, d'où il espère pouvoir passer au Japon. Mais, surveillé par les autorités, il est empêché de communiquer avec la population. Le 27 mars 1846, le Pape Grégoire XVI le nomme vicaire apostolique pour le Japon, avec le titre d'évêque de Samos. Le 21 février 1847, il reçoit l'ordination épiscopale à Hong Kong. En octobre 1847, tout en demeurant vicaire apostolique du Japon, il est nommé pro-préfet apostolique de Hong Kong. Dans cette colonie anglaise, il contribue notamment à la fondation du premier orphelinat de la Sainte-Enfance dont sa propre sœur, Calixte Forcade, de trois ans son aînée, devenue religieuse de Saint-Paul-de-Chartres, où elle reçut le nom de sœur Alphonsine, est la supérieure, après avoir elle-même été en Guadeloupe, dans la communauté de sa congrégation établie aux Saintes. En 1851, alors que sa santé est déjà fortement dégradée, il prend part à la réunion que plusieurs vicaires apostoliques tinrent à Chang-hai. En janvier 1852, il donne sa démission de vicaire apostolique du Japon et de membre de la Société des Missions Étrangères de Paris. Le 12 septembre 1853, il est nommé évêque de la Guadeloupe. Il arrive à Basse-Terre le 13 janvier 1854 et quitte le diocèse le 16 mars 1861, ayant été nommé évêque de Nevers. Le 21 mars 1873, il est nommé archevêque d'Aix, Arles et Embrun. Ayant contracté le choléra au chevet des malades qu'il visite, il meurt le 12 septembre 1885, « martyr de la charité ». Il repose dans la cathédrale, dans le caveau des archevêques.

2. Fondé le 26 septembre 1850, « le diocèse de Guadeloupe et Basse-Terre » a pour premier évêque Mgr Pierre Lacarrière, nommé le 24 juillet 1850, ayant démissionné le 30 décembre 1852.

3. Né en 1843, mort en 1931, l'abbé Edmond Marbot est chanoine et vicaire général du diocèse d'Aix. On lui doit différents travaux historiques et bibliographiques. En 1886, il publie une *Vie de Monseigneur Forcade, Archevêque d'Aix, Arles et Embrun*, (Aix : A. Makaire, 628 p.) dont ces lignes sont extraites.

divine les dilate, à mesure que leur incombent des obligations nouvelles. En cela fut caractérisé l'un des traits du zèle, qui distingua toute la vie de Mgr Forcade. Quand nous le trouverons assis sur le siège archiépiscopal d'Aix, nous le verrons gardant au cœur, avec l'Église de Nevers, une union qui ajoutera à ses labeurs. Évêque de Nevers, il aura, un hiver, parcouru la France, en quêteur, pour la Guadeloupe éprouvée. La Guadeloupe, Nevers et Aix n'arracheront pas un seul jour sa pensée du Japon ; et nous reconnâtrons, dans la suite, tout ce qu'il fit pour cet « Orient plus extrême », l'idéal de ses rêves, cette terre promise qu'il entrevit, mais où le Seigneur ne lui permit pas d'entrer.

Chez le Prince-président

Cet inviolable attachement à la cause des missions, le conduisait, en 1852, chez le Prince-président, qui devait être, quelques semaines après, l'Empereur Napoléon III. Profitant de sa rencontre avec le duc de Leuchtemberg, il y trouvait un prétexte plausible pour réaliser un désir, que lui avaient exprimé ses confrères de Chine. Il attirait l'attention du chef de l'État sur cette importante question du protectorat des missions, dont pouvaient si bien bénéficier l'Église et la Patrie. Mgr Forcade avait été trop mêlé à ces événements, pour n'en point parler d'une manière autorisée et intéressante. Napoléon l'écouta avec une attention marquée. Or, le but qu'on avait ambitionné était, certes, loin d'être atteint. Le Céleste Empire ne prenait guère au sérieux le *traité Lagrénée*⁴. C'était à se demander s'il le connaissait. L'évêque insistait pour provoquer une protection plus efficace, Napoléon lui dit : « Je comprends, Monseigneur, toute la justesse de vos appréciations. Seulement, il y a une grosse difficulté : c'est la mauvaise foi de ces gens-là. Ils signent tout ce qu'on veut, mais ils n'en font pas davantage... » Et, après avoir développé cette judicieuse observation, le prince ajoutait : « Si vous aviez un moyen à m'indiquer, vous me rendriez service. » – « Oh, Monseigneur, répondit l'évêque, je n'en connais qu'un seul. » – « Lequel ? » – « Prendre Pékin. » – « Vous en parlez à votre aise. » – « Mais, Monseigneur, répliqua l'évêque, la chose n'est peut-être pas encore si difficile qu'on se l'imagine. Je ne suis pas général ; mais avec un détachement de cavalerie, un officier pour faire les commandements et des vivres pour huit jours, je me ferai fort de prendre Pékin ; on n'a qu'à y aller. » Le futur empereur se mit à rire aimablement. Quelle foi l'héritier du Conquérant pouvait-il ajouter à cette naïve stratégie ? Il est cependant à remarquer que, huit ans plus tard, si on alla à Pékin avec plus de cérémonie, on n'y entra pas moins simplement. Un officier sauta sur la muraille du palais d'été, ses hommes

4. Le traité de Huangpu, est signé par Théodore de Lagrené et Qiying, gouverneur mandchou du Guangdong, le 24 octobre 1844. Par ce traité, la Chine accorde à la France l'ouverture de cinq ports au commerce français (Canton, Fuzhou, Ningbo, Chang-hai et Xiamen) ; des privilèges extraterritoriaux pour les citoyens français en Chine ; des droits de douane fixes sur le commerce franco-chinois et le droit pour la France de mettre en poste des consuls en Chine. Une convention supplémentaire assurait la protection des missionnaires catholiques en garantissant leur reconduite auprès du consul de France si une autorité chinoise locale les jugeait indésirables, et l'absence de persécution pour les Chinois catholiques à qui rien d'autre ne pouvait être reproché.

le suivirent ; le Fils du Ciel, offensé par cette audace d'un mortel barbare, se déroba : Pékin ouvrait ensuite ses portes.

Peu de temps après cette entrevue, on était au 2 décembre 1852. Napoléon était empereur.

La préconisation

Personne n'ignore de quel zèle pour les intérêts religieux ce souverain marqua les débuts de son règne. Un vœu de Rome, ou un désir des évêques, ne le trouvait pas indifférent. Or, entre temps, Mgr Forcade recouvrait peu à peu la santé⁵, grâce à des soins minutieux et aux influences vivifiantes de l'air natal. Le Saint-Siège avait déjà chargé le Nonce de le signaler au Gouvernement. Plusieurs évêques, entre autres et surtout Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, intervenaient au ministère. La Marine prenait voix au chapitre ; dans les colonies, dont elle avait la direction, un siège était vacant, celui de la Guadeloupe : un décret impérial en pourvut Mgr Forcade, à la date du 6 avril 1853.

Bien que la cour de Rome eût elle-même pris l'initiative de cette nomination, la préconisation n'eut lieu qu'au consistoire de septembre. Ce fut le résultat d'un retard dans les formalités d'usage ; circonstance fort excusable, d'ailleurs, vu la nouveauté du cas d'un évêque missionnaire, passant sur un siège français. Aussi bien faut-il reconnaître que la Providence avait son but, car le prélat eut ainsi le temps de mieux asseoir le rétablissement d'une santé, à laquelle le climat des Antilles réservait d'autres assauts.

En remerciant le Père céleste, de ne l'avoir point abandonné, Mgr Forcade, dont l'humilité était d'autant plus vraie qu'elle s'étalait moins, se préoccupait de répondre dignement à l'appel divin. Il ne s'imaginait guère que ses précédents travaux apostoliques eussent quelque valeur ; et il était encore plus loin de croire qu'il eût, en lui, l'étoffe d'un grand évêque. Ces sentiments percent dans une effusion de cœur tout intime adressée à Mgr Régnier : « Puissé-je, du moins à l'avenir, dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant moi, réparer le temps perdu ! Ne cessez, Monseigneur, de demander à Dieu qu'il m'en fasse la grâce. Je le désire vivement ; mais mes insuffisances et mes infirmités m'effraient. Combien je regrette, surtout maintenant, qu'il ne m'ait pas été donné, au commencement du dernier carême, de demeurer un peu plus de temps à l'école de votre Grandeur. Elle est si bonne, que je n'aurais pas manqué, assurément, d'y apprendre beaucoup de choses, et d'y faire quelques progrès. Mais enfin, ne pouvant malheureusement vous demander aujourd'hui davantage, je me borne à réclamer l'assistance de vos prières, et c'est une grâce, j'en suis bien convaincu, que vous ne me refuserez pas. »

La mort du Nonce apostolique

Pendant qu'il attendait l'institution canonique, l'évêque nommé de la Guadeloupe se rendait utile à Mgr Sibour, archevêque de Paris. C'est

5. Frappé par la maladie, et très choqué par la mort de sa sœur, le 13 octobre 1850 à Hong Kong, Mgr Forcade est contraint de se soigner, en 1851, en Asie, puis, en 1852 et dans les premiers mois de 1853, auprès de sa famille, à Versailles.

ainsi qu'il fut toujours empressé à se mettre au service de ses vénérés collègues en toute occasion. Il n'était pourtant pas encore en parfait état de santé ; car un matin il faillit ne pouvoir achever la consécration d'autels portatifs. Néanmoins il fit, en cette année 1853, un nombre assez considérable des confirmations de Paris, assisté tantôt par M. Bautain, dont le savoir le charmait, tantôt par M. Darboy, dont l'étoile commençait à poindre.

Un jour de juin, survint la mort inopinée du Nonce, Mgr Garibaldi. On le trouva étendu sur le sol, une lettre à la main : une attaque d'apoplexie l'avait foudroyé. Mgr Sibour fut extrêmement ému de cet affreux malheur. Trop impressionné, dit-il, pour s'occuper des détails sur lesquels il fallait s'entendre avec l'Auditeur de la Nonciature, le Chapitre de Notre-Dame, etc., il pria Mgr Forcade de se charger de ce soin. Quand celui-ci se présenta pour rendre compte de ce qu'il avait fait, il frappa vainement à la porte du cabinet de l'archevêque. Il revint alors sur ses pas, interrogea le domestique qui, lui donnant l'assurance de la présence de son maître, lui dit d'entrer sans frapper. Il entre. Il trouve le vénérable archevêque debout au milieu de la pièce, les yeux hagards et les mains et l'air. – « Qu'avez-vous, Monseigneur ? », lui dit-il. – « Ah ! C'est vous, répond celui-ci, comme réveillé d'un cauchemar. Je ne sais pas ce que j'ai. Sans vous j'allais peut-être mourir, comme ce pauvre Nonce. » Mgr Forcade le fait asseoir, le rassure, essaye de le remonter. Mais lui répétait toujours : « Comme c'est triste de mourir subitement ! » – Était-ce un pressentiment ? On sait que, peu de temps après, un poignard deux fois sacrilège terminait subitement ses jours.

Le concile de La Rochelle

Le mois de juillet suivant introduisit Mgr Forcade dans la province ecclésiastique dont il devenait membre. Bordeaux est la métropole des évêchés coloniaux. En 1850, un Concile s'y était tenu, comme à cette époque dans la plupart des métropoles de France. Mieux que les autres, la province d'Aquitaine resta fidèle aux dispositions du Droit ; elle continua la réunion triennale de ses Conciles ; exemple qui n'a malheureusement pas été suivi, alors que c'était possible, et que les événements ont depuis lors empêché de perpétuer. L'année 1853 ramenait donc la période prévue par les saints canons. Le Concile était convoqué à La Rochelle. Bien que l'évêque de la Guadeloupe ne fût pas préconisé, on savait qu'il l'était « *in petto* » par Pie IX ; il avait d'ailleurs déjà le caractère épiscopal : il fut convoqué.

C'est à Angoulême, où il arriva le 20 juillet, qu'il rencontra la plupart des Pères du Concile, avec le Cardinal-Archevêque. Celui-ci n'était pas un inconnu pour son nouveau suffragant. Un jour que l'abbé Forcade, encore séminariste à Versailles, sortait du Séminaire pour aller à la Cathédrale, un Monsieur assez rondelet, vêtu d'une ample soutanelle, l'abordait et lui demandait s'il pouvait voir M. de Charbonnel, depuis évêque, et alors directeur au Séminaire de Versailles. Sur la réponse négative de l'abbé, l'interlocuteur lui avait remis sa carte, pour le vénérable directeur et était parti. Quelques pas plus loin, M. Forcade tout en marchant, et s'étonnant que ce curé eût des cartes (c'était alors un luxe), jetait alors sans trop d'empressement les yeux sur celle qu'on lui avait

tendue et y lisait : « L'évêque de Rose⁶, archevêque nommé de Bordeaux. » L'archevêque et le séminariste se retrouvaient.

Les évêques partirent ensemble pour La Rochelle. Au pont des Saintes étaient accourus le préfet et les sous-préfets du département, avec brillante escorte. La caravane épiscopale ne s'attendait pas à cette réception ; personne n'avait son habit de chœur ; il fallut pourtant se rendre ainsi à la vieille cathédrale de Saintes, où le Cardinal, dont la pourpre rutilait sous la poussière du chemin, monta en chaire sans sourciller : il était le seul à ne point redouter de tels impromptus. Les autres crurent devoir prendre leurs précautions, pour échapper à une semblable ovation, en entrant à La Rochelle. Ils évitèrent d'y arriver à la même heure. Le moyen leur en fut fourni, par une étape à Rochefort. La chose fut d'autant plus facile à Mgr Forcade, qu'il avait une dette de cœur à payer en passant dans cette ville. Il y trouvait le cher M. Duplan, le commandant de l'*Alcmène*, qui l'avait conduit à Lieou-Kieou, dix ans auparavant. Ce fut une rencontre émue que celle de ces deux âmes. Elle n'avait pas été prévue, le jour où le commandant parlait haut aux gens de Nafa, pour laisser planer sur la tête du missionnaire, le prestige du drapeau français.

L'amitié de l'évêque de Poitiers

Le Concile de La Rochelle s'ouvrit le dimanche 24 juillet, pour se clôturer le 2 août. Le rôle qu'y joua le nouveau venu dans la province, ne pouvait être, et ne fut, que très modeste. Mais on ne peut douter, ni de l'enthousiasme avec lequel il souscrivit au magnifique chapitre de ces actes conciliaires, sur l'obéissance au Souverain Pontife, ni de l'émotion que lui donna la consécration de la Province au saint Cœur de Marie, auquel lui-même avait voué, en 1844, sa chère mission de Lieou-Kieou.

Un avantage tout particulier, que recueillit Mgr Forcade, de cette sainte et fraternelle réunion de La Rochelle, ce fut la sympathie de trois éminents prélats, avec lesquels il se trouvait en parfaite communion de pensées et de sentiments : Mgr Pie, évêque de Poitiers, Mgr Georges, évêque de Périgueux et Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême. « Quand ceux-ci connurent les grâces que Dieu avait faites à leur frère, hier encore apôtre dans la gentilité, eux qui paraissaient comme des colonnes de l'Église, ils lui tendirent la main »⁷ et leurs cœurs battirent à l'unisson.

L'amitié de l'évêque de Poitiers, surtout, lui fut, dès lors, plus spécialement assurée. Ils étaient du même âge, presque du même pays⁸ et, avec un ardent amour pour le Saint-Siège, ils avaient par-dessus tout, les mêmes idées sur le gouvernement de l'Église, et les mêmes principes de fermeté épiscopale. Une seule différence les distançait l'un de l'autre, c'était la haute portée intellectuelle de Mgr Pie, laquelle a fait à ce prélat une place à part, que nul talent n'a éclipsée. D'autres, en effet, parmi les contemporains, ont su penser et ont su dire ; nul n'a mieux uni ces

6. C'est ainsi que Mgr Donnet avait traduit son titre « *in partibus de Rosea*. »

7. Cf. Lettre de saint Paul Apôtre aux Galates 2, 9.

8. Mgr Louis-Édouard Pie est né le 26 septembre 1815, à Pontgouin, dans le diocèse de Chartres. Prêtre le 25 mai 1839, il reçut l'ordination épiscopale le 25 novembre 1849. Créé Cardinal le 12 mai 1879 par le Pape Léon XIII, il meurt le 18 mai 1880 à Angoulême.

deux forces : penser juste et dire juste. Mgr Forcade, qui déjà le savait par ses relations avec Chartres, remercia Dieu de lui avoir fait rencontrer l'appui d'un tel frère, à l'heure où il prenait rang dans l'épiscopat français. Admirateur de ce grand évêque, il se glorifia d'en être l'ami et de fixer, plus d'une fois, sur lui les regards bien moins perçants de son propre esprit, pour diriger les mouvements toujours aussi vigoureux de son bras.

Les armoiries

Le 12 septembre, Pie IX, en consistoire, prononçait la translation de Mgr Forcade, du titre de Samos, dont il était investi depuis le 25 mars 1846, au titre épiscopal de la Guadeloupe ou Basse-Terre⁹ (*sic*).

Laissant de côté ses armoiries de Vicaire apostolique du Japon, qui n'avaient plus de sens, l'évêque de la Basse-Terre–Guadeloupe répondit à un vœu de sa grand-mère, en prenant les armes des Beaumont d'Avant-tois, dont le nom s'éteignait en la personne de Mme Giroust. Désormais, donc, il portera : « Écartelé : au premier de gueules au lion d'or ; au deuxième d'azur, au lion léopardé d'argent, accompagné en chef de dix losanges du même aboutées deux à deux et posées en fasce : au troisième d'argent, à cinq carreaux d'azur mis en bande ; au quatrième, d'argent à deux épées de gueules passées en sautoir. »

LA PRISE DE POSSESSION (1853-1854)

Un évêque pourvu d'un siège épiscopal, en France, a besoin d'attendre que ses bulles soient non seulement expédiées, mais enregistrées et livrées. Cela demande du temps. L'évêque de la Guadeloupe en profita pour faire connaissance avec ceux qui devaient l'aider à accomplir sa tâche.

Le 13 octobre, il était à Amiens, prenant part aux célèbres solennités de sainte Theudosie. Il y rencontrait vingt-sept archevêques ou évêques, parmi lesquels les cardinaux-archevêques de Reims, de Westminster et de Tours. Il s'y éclairait de leurs lumières ; il y commençait de précieuses relations.

Aux Antilles, les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny partagent, avec celles de Saint-Paul de Chartres, le laborieux ministère des petits et des humbles, des malades et des pauvres. L'évêque va visiter leurs maisons-mères pour mieux assurer l'accord entre l'Ordinaire et l'administration supérieure de ces congrégations. Le même désir du bien le fait voler à l'extrémité de la Bretagne, à Ploërmel, dont les frères se dépensent là-bas, pour les enfants du peuple. Le Séminaire du Saint-Esprit l'attire, enfin, plus que tout le reste. C'est le séminaire colonial, la pépinière du clergé diocésain de la Guadeloupe. L'évêque par conséquent s'y trouve déjà chez lui, et il y pénètre avec d'autant plus de facilité, que les pieux directeurs le connaissent déjà depuis longtemps : il y a avait fait deux ordinations en 1848.

9. Le Saint-Siège dit : *Episcopus Guadalupensis seu Imae Telluris*.

Le départ

Tout est prêt pour le départ. Mgr Forcade court à Rouen embrasser, une dernière fois, son vénérable père et ami, Mgr Blanquart de Bailleul¹⁰ ; puis il dit adieu à sa famille qui venait de rentrer à Versailles pour s'y fixer définitivement ; et il quitte Paris.

Cette fois encore, il emmenait une de ses sœurs¹¹. Celle-ci recevait, des siens, la mission de veiller sur la santé de son frère, naguère si ébranlée, et que lui-même était si incapable de soigner. Cette sollicitude de M. et Mme Forcade était vraiment bien justifiée, par leur récente épreuve, et par leurs longues alarmes. Deux amis, d'ailleurs, accompagnaient l'évêque, et allaient partager ses travaux : nous avons nommé M. l'abbé Tricotel, dont le dévouement au prélat était sans borne, et M. l'abbé Bellaunay, un condisciple au Petit Séminaire, parmi les meilleurs camarades du jeune Théodore Forcade.

Avant de s'embarquer, on s'arrêta à Nantes. C'était une étape réclamée par le cœur ; on était chez les La Roche-Billou, sous un toit où rayonnaient les vieilles mœurs des temps de foi et de patriotisme. Le père, ancien garde du corps du Louis XVIII et de Charles X, avait marqué sa place parmi les preux, dont la fidélité fit des héros. Ardent chrétien, autant que royaliste intègre, il devait donner à la défense de Pie IX ses deux fils âgés de 17 et de 19 ans, puis mourir du chagrin que lui causèrent les douleurs de l'Église. La mère était une Vendéenne de forte trempe. Elle avait fait des prodiges d'énergie au moment des événements de 1830 à 1832. D'une abnégation et d'un courage qui semblent d'un autre siècle, elle était de celles qui pensent, qu'aux heures critiques, les femmes ont autre chose à faire que de laisser faire. La vie de cette femme forte, qui a su marcher droit et la tête haute, aurait bien besoin d'être connue, en ce moment où trop d'épouses et de mères ne comprennent qu'à demi leur mission et peut-être même leur dignité. Naguère, quand elle mourut, deux mois après l'archevêque d'Aix, M. le général de Charrette disait : « Pour moi, elle me représentait la grande et forte race de nos mères, de celles qui ont donné le jour à cette race de Vendéens, que Napoléon lui-même appelait un peuple de géants. »

Chez les La Roche-Billou, il y avait donc du caractère. On comprend que Mgr Forcade y trouvait une sympathie attachante, qui, sous le coup des épreuves ultérieures, s'accrut de toutes les délicatesses des âmes sincères.

C'est tout ému de ces dernières impressions de la France chrétienne, que l'évêque de la Guadeloupe monta, le samedi 3 décembre, sur la *Fortune*. C'était la frégate qui allait l'emporter bien loin, non plus comme autrefois vers des rives étrangères, mais sur un sol où la croix est inséparable du drapeau français, et où l'on sait confondre l'amour de l'Église et l'amour de la Patrie.

10. Le 16 mars 1839, Mgr Louis-Marie-Edmond Blanquart de Bailleul ordonnait prêtre l'abbé Forcade. Il était alors évêque de Versailles. De 1844 à 1858, il sera archevêque de Rouen.

11. En 1848, lorsqu'il partit pour Hong Kong, Mgr Forcade emmenait avec lui sa sœur aînée, religieuse de Saint-Paul-de-Chartres.

La chère Guadeloupe

La traversée fut plus longue qu'on ne le supposerait aujourd'hui. Mais, sauf quelques jours de gros temps, Monseigneur eut, chaque matin, la consolation de dire la sainte messe. À mesure qu'il approchait de cette part de l'héritage sacré que Dieu lui avait confiée, la grâce eucharistique allumait mieux, dans son âme, des ardeurs souveraines. Dieu fait aux évêques une paternité, dont la nature ignore les élans, parce que ceux-ci touchent au monde surnaturel, et reçoivent leur mouvement du battement même du Cœur de Jésus. C'était ce divin Cœur qui échauffait le cœur du prélat¹² (cf. *Ga* 2, 20), quand la *Fortune* abordait le 13 janvier aux rivages de la chère Guadeloupe.

Elle était là, cette île aimée, drapée dans son manteau de verdure, riche des splendeurs de sa luxuriante végétation, éblouissante des rayons de son incomparable soleil. Sous les souffles alizés, on aurait dit qu'elle multipliait ses charmes, en tempérant ses feux. Elle semblait tressaillir, comme si elle eût aimé à osciller sous l'effort de son volcan, dont les fumerolles panachaient les admirables crêtes de ses montagnes. Tout cela était d'un symbolisme frappant. Des cœurs richement doués, des natures généreuses, mais brûlantes, que le souffle de l'Esprit devait adoucir ; des caractères mobiles, mais capables de s'élever jusqu'aux divins sommets : voilà le peuple qui attendait son évêque et qui, dès le premier jour, se donnait à lui tout entier.

La réception de Mgr Forcade à la Basse-Terre fut une solennelle ovation. Tous les dehors de la pompe administrative, avec tous les honneurs que la Marine sait si noblement départir à ceux qui représentent l'autorité, dont elle est le dernier rempart ; tout l'empressement d'un clergé, fier d'avoir à sa tête un jeune évêque déjà expérimenté, dans la double voie du commandement et du sacrifice ; et, en même temps, tout l'enthousiasme d'une foule qui sent vivement, et qui pense tout haut : voilà, en deux traits, cette grande scène.

Les acclamations de ce jour eurent un écho vibrant et agrandi dans le diocèse entier, à mesure qu'y parut l'évêque. Après une première visite faite, en janvier même, à la Pointe-à-Pitre, la ville la plus considérable, quoique hiérarchiquement la deuxième de la colonie, toutes les localités de la Guadeloupe, et des îles dépendantes, reçurent leur premier pasteur. Mars, avril et juin furent employés à cette laborieuse tournée, dont les fatigues s'oubliaient, sous l'impression profonde que produisaient sur le prélat la joie et l'amour débordant des âmes. Tout est chaud dans ce pays-là. L'égoïsme, parasite des terres glacées, ne croît pas au milieu de cette exubérance. Nul pays n'a de toits plus hospitaliers et plus larges. À l'heure où Mgr Forcade arrivait à la Guadeloupe, les fortunes coloniales subissaient déjà les premiers revers, qui depuis les ont anéanties ; mais, sous le coup de l'épreuve, les cœurs ne s'étaient point rétrécis.

Notre-Dame de Guadeloupe

L'égide d'un cœur plus noble couvrait d'ailleurs ce diocèse. On sait que la Guadeloupe doit son nom à un vœu fait par Christophe Colomb, au

12. Cf. Lettre de saint Paul Apôtre aux Galates 2, 20 : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. »

milieu de la tempête, le 12 février 1493. Notre-Dame de Guadeloupe, l'illustre madone de l'Estrémadure, fut invoquée par le célèbre navigateur, qui lui promit de donner son nom à la première terre importante qu'il découvrirait¹³. Quelques mois après, Colomb plantait la croix à la Guadeloupe. Cette île était donc vraiment la terre, le domaine de Marie. Un sanctuaire aimé, Notre-Dame du Carmel¹⁴, en perpétuait le culte. C'était comme le château fort, d'où la Vierge défendait son territoire. Mgr Forcade y avait paru, dès son débarquement, pour offrir ses hommages à cette suzeraine. Il y avait dit la sainte messe, le 15 janvier, premier dimanche qui suivit son arrivée. Toutefois le manteau protecteur de la Très Sainte Vierge a des nuances variées, « *in vestitu deaurato circumdata varietate*¹⁵. » L'évêque regrettait de ne point trouver à côté du Carmel, le nom même de Notre-Dame de Guadeloupe ; et l'un de ses premiers souhaits fut de pouvoir combler un jour cette lacune, ainsi qu'il l'écrivait, lui-même, à Monseigneur l'archevêque de Cambrai.

Cette bonne espérance ne devait recevoir qu'un commencement de réalisation. D'autres œuvres, plus urgentes, réclamaient les ressources d'un diocèse pauvre, où il fallait tout organiser. Il était réservé à l'un des successeurs de Mgr Forcade, d'attacher à la couronne de Marie, ce fleuron réclamé par l'histoire, rêvé par le zèle de notre prélat, mais que pouvait attendre, d'ailleurs sans péril, la piété de ceux qui possédaient déjà Notre-Dame-du-Mont-Carmel¹⁶.

Dieu avait ses desseins, lui qui produit chaque chose à son heure. Pour nous, il suffit à notre foi et à notre amour envers la Très Sainte Vierge, d'avoir constaté que celui qui, sur l'*Alcmène*, le 1^{er} mai 1844, consacrait Lieou-Kieou au Cœur très saint de Marie, laissait encore monter vers notre Mère, les cris de sa filiale confiance. Il mettait son ministère, sa personne et son troupeau, sous la protection de cette « toute-puissance suppliante », ainsi qu'il aimait à l'appeler avec un saint Père. Ce fut sa meilleure sauvegarde, car les jours de l'épreuve étaient proches.

LA FIÈVRE JAUNE (1854-1855)

« Ce pays serait le plus beau du monde, s'il n'était si souvent visité par tant de fléaux. » Ainsi se traduisent les regrets qui, trop souvent et trop justement, viennent éclore sur les lèvres des Européens admirant nos Antilles. Il est, hélas, certain que ce paradis terrestre est décoloré par les suites du péché originel.

13. Les chroniqueurs donnent habituellement une autre version. Après son retour du premier voyage, Christophe Colomb s'est rendu au monastère de Notre-Dame de la Guadeloupe et aurait promis à ses moines de donner le nom de Guadeloupe à la première terre sur laquelle il débarquerait. (ndlr)

14. En 1772, à Basse-Terre, après avoir acheté une église construite par les Jésuites, les Carmes la placèrent sous le patronage de Notre-Dame du Mont-Carmel, leur sainte patronne. Cette église devint un lieu de pèlerinage.

15. « [la reine] dans un vêtement d'or, couverte [d'habits] variés. »

16. En 1713, les Pères capucins bâtirent une chapelle Saint-François. Transformée en église en 1736, elle fût érigée en cathédrale, lors de la création du diocèse, en 1850. En 1877, la cathédrale Saint-François devint la cathédrale Notre-Dame de Guadeloupe.

L'ennemi le plus habituellement redouté, de ceux qui arrivent d'Europe, c'est la fièvre jaune, quand elle sévit, avant que les nouveaux venus ne soient acclimatés.

Elle parut, avec une rigueur extrême, en 1854 ; il y avait huit mois environ que Mgr Forcade était dans la colonie. Elle passa, impitoyable, dans tous les rangs et fit de terribles hécatombes. Le clergé paya sa part noblement, mais douloureusement. L'évêque vit, tour à tour, tomber à ses côtés, tous ceux qui l'entouraient. Son propre secrétaire, et le curé de sa cathédrale, comptèrent parmi les premières victimes. Ils furent suivis dans la tombe par le vicaire général, M. Tricotel, cet ami dévoué venu de Versailles, pour partager des labeurs, qu'il eut à peine le temps de connaître. L'évêque avait le cœur brisé. Mais, obligé de suppléer par lui-même à l'insuffisance de ses prêtres, il trouvait, dans l'exercice d'un ministère accablant, une diversion forcée à sa douleur. Il accourait au chevet des malades, « se faisant tout à tous »¹⁷, il les consolait et les administrait lui-même, aidé puissamment par son autre grand vicaire et ami M. Bellaunay. Hélas, un soir, celui-ci est à son tour saisi par la fièvre. Le prélat est seul debout ; sa propre sœur vient également de se coucher ! Mais le Seigneur est bon et Marie n'est point sourde à l'appel qui lui est adressé. « Notre chère sœur, dit une lettre à la famille, n'en est qu'à son quatrième jour, mais elle est sauvée. » Elle devait néanmoins regagner la France au plus tôt. Quant à l'abbé Bellaunay, « il est déjà sur pied » au 12 décembre. « Il avait été à toute extrémité, mais Dieu avait eu pitié de lui, non seulement de lui, mais de son évêque et ami, de peur que celui-ci n'eût tristesse sur tristesse. »

L'évêque atteint de la fièvre jaune

Mais, au milieu d'une pareille tourmente, il avait fallu à Mgr Forcade une rare énergie pour tenir debout. C'est bien, sans doute, le fond de son tempérament ; mais si l'on veut s'imaginer la situation de cet évêque qui, dans une ville épiscopale, reste à peu près seul pour suffire à tout, on comprendra que ce fut l'une de ces heures où les meilleures trempes s'émeussent. Celle-ci était d'une force exceptionnelle, elle tint bon.

Toutefois le labeur fut écrasant. « Je suis, écrivait-il à son frère, après avoir parlé des siens, le seul que le fléau ait respecté. Mais, avec tous les vides qu'il a faits autour de moi, il m'a donné beaucoup plus de travail que je n'en puis faire. »

Monseigneur, un an plus tard, payait son tribut à l'épidémie, dans un moment où celle-ci était loin d'avoir la même intensité. Revenant de tournée le 19 décembre 1855, il sentit qu'il était atteint en rentrant à la Basse-Terre. Au lieu de coucher en ville, il se fit de suite conduire à sa maison de campagne. Le lendemain, on ne pouvait plus douter des symptômes. M. le docteur Cabre, l'un des meilleurs médecins de la colonie, accourut. Quand la crise parut être à son instant critique, cet homme de cœur resta au chevet de son évêque, pendant vingt-quatre heures de suite, observant les progrès du mal, et y portant immédiatement remède. Cet affectueux dévouement fut l'instrument de la Providence. L'auguste

17. Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens 9, 22.

malade fut sauvé. Dix jours d'épreuve avaient suffi. Le 1^{er} janvier 1856, Monseigneur remontait à l'autel et reprenait son travail.

Le bon air de *l'Espérance* avait contribué à ce prompt rétablissement : ce nom, d'un symbolisme très réconfortant à une heure comme celle-là, désignait la maison de campagne de l'évêque. Elle était perchée sur des hauteurs, au milieu des ombrages et d'une incessante végétation. Les chaleurs tropicales s'y trouvaient bien tempérées par la brise et par les eaux jaillissantes. Il serait difficile d'imaginer un séjour plus agréable. Mgr Forcade et M. Bellaunay s'y trouvaient toujours bien ; et il n'est pas douteux que les frais repos de *l'Espérance* n'aient puissamment contribué à entretenir leur santé au milieu de tant d'occupations. Le moral lui-même y gagnait. On y retrouvait parfois comme des bouffées d'air échappées au printemps du sol natal ; et les souvenirs de la vallée de la Seine s'y réveillaient de plus d'une façon.

« *L'Espérance* est plus que jamais agréable, écrivait l'évêque à l'un des siens, en septembre 1856, grâce à un paysan du Breuil, brave homme, que nous avons rencontré ici, et dont j'ai fait mon jardinier... Ce n'est pas, du reste, le seul de nos villageois, qui ce soit aventuré jusqu'ici. La veille de l'Assomption, quelques soldats étaient venus fourrager de nos côtés, l'un d'eux me demanda audience. – “Monseigneur, on m'a dit que vous êtes d'Épône.” – “Pas tout à fait, mais peu s'en faut, j'y ai été élevé.” – “Mais, répliqua-t-il, c'est que je suis de Bonasse, et c'est que je connais bien Épône.” Et il paraissait enchanté d'avoir rencontré “un pays.” À pareille distance, en effet, cela fait toujours plaisir. »

L'Espérance, on le voit, était une oasis aimée, non point dans des déserts qui n'existaient pas, mais au milieu des travaux accablants que nous allons faire connaître.

L'ORGANISATION DU DIOCÈSE (1853-1859)

Avant l'institution des évêchés coloniaux, la juridiction spirituelle dans ces Églises lointaines était entre les mains d'un Préfet apostolique. Le zèle et les efforts de ceux qui, successivement, portèrent cette charge n'ont jamais fait l'objet d'aucun doute ; et il est tels noms qui, dans les modestes annales de nos possessions françaises, immortalisent en les personifiant l'activité, la piété, l'amour de Dieu et des âmes.

Toutefois un Préfet apostolique, quelle que soit son intelligence, quelle que puisse être sa fermeté, n'a jamais l'autorité de l'épiscopat, « institué par l'Esprit-Saint pour régir l'Église de Dieu. » Il convenait, d'ailleurs, à la dignité de la Patrie, aussi bien qu'à la paternelle sollicitude du Saint-Siège, de donner la vie diocésaine à cette France d'outre-mer, qui se glorifie d'avoir reçu, rivés l'un à l'autre, son drapeau et sa croix. C'est en 1850 que ce grand acte fut accompli.

Le premier évêque, nommé à la Guadeloupe, fut Mgr Lacarrière. Mais ce prélat, d'une santé délicate, ne put supporter les rigueurs du climat des tropiques ; il ne fit que passer ; il n'eut le temps de rien entreprendre. Ce fut comme une vision fugitive de l'auréole pontificale, qui laissa sa trace dans les âmes, en excitant mieux leurs saints désirs de se ranger sous la houlette pastorale, pour être conduites aux plus larges pâturages.

L'organisateur

Mgr Forcade, quoiqu'il fût le second évêque de ce diocèse, en devint, par le fait, l'organisateur. Hâtons-nous de le dire, les éléments, qu'il trouvait, étaient excellents. « Je m'attache, écrivait-il à un évêque en 1854, à ce pays où je remarque beaucoup de bonne volonté et un vif sentiment religieux, qui est comme inné dans tous les cœurs. »

La population était bonne, ardente et fidèle. Il fallait seulement donner à sa vie chrétienne plus de consistance et plus d'homogénéité, en appuyant l'action du clergé paroissial sur celle d'un chef autorisé, qui eût caractère pour commander, d'une part, et pour, d'autre part, traiter librement avec le pouvoir séculier.

Mgr Forcade pensa qu'il accomplirait plus sûrement sa tâche et qu'il serait plus véritablement pasteur, en multipliant ses relations avec son peuple. Ce sont d'ailleurs les intentions de la Sainte Église. Sa ville épiscopale et celle de La Pointe-à-Pitre devaient plus spécialement bénéficier de son activité. Mais celle-ci ne s'étendit pas moins à toutes les paroisses de son diocèse, qu'il visita chaque année. Les fidèles comprirent ce zèle et le couronnèrent d'un filial amour. C'était vraiment fête, chaque fois que, dans la moindre localité, l'évêque passait, ne s'arrêtant point seulement à l'église, au centre de la paroisse, mais allant d'habitation en habitation ; ayant pour chacun un mot aimable, une attention, que rendait plus attrayant ce caractère si plein d'entrain et de gaieté, et par conséquent si sympathique au tempérament créole. Que de fois l'on dut, après l'office, faire asseoir Monseigneur, à la porte du presbytère, parce que la population voulait défilier devant lui et lui baiser la main.

Toutes les Dépendances de la Guadeloupe, jusqu'aux îles les plus extrêmes, reçurent la visite annuelle.

Les dépendances et les autres îles

Les Saintes, où l'ancien préfet apostolique de Hong Kong retrouva l'école qu'avait autrefois dirigée sœur Alphonsine¹⁸ ; Marie-Galante, dont il consacra la principale église, avec une solennité qui a fait époque ; la Désirade, où il consola plus d'une fois les pauvres lépreux : tout cela était d'un trop facile accès pour lui suffire. Il voulut chaque année affronter une traversée longue et fatigante et aller jusqu'à Saint-Martin et Saint-Barthélemy.

La dernière de ces îles était suédoise. L'acte de cession de la France à la Suède y avait maintenu la situation religieuse telle qu'elle était chez nous sous l'ancien régime ; et la Suède continuait très loyalement à exécuter cette clause. Le Saint-Siège avait ajouté ce petit domaine aux terres soumises à la juridiction de l'évêque de la Guadeloupe. Mgr Forcade n'en négligea point les intérêts ; il y fonda des écoles et visita régulièrement cette portion de son troupeau. Il y était toujours reçu par les autorités suédoises avec tous les honneurs dus à son rang. Rien n'égalait la parfaite courtoisie avec laquelle le Gouverneur, protestant, recevait chaque

18. Calixte Forcade, sa sœur aînée de 3 ans, devenue religieuse de Saint-Paul-de-Chartres, où elle reçut le nom de Sœur Alphonsine. Elle mourut à Hong Kong le 13 octobre 1850, à l'âge de 37 ans.

fois évêque, assistait à ses cérémonies et le reconduisait sous le bras, à la façon des anciens jours, jusqu'à l'embarcadère au moment de son départ.

Les fidèles, tous descendants de Français, consolait abondamment le cœur de leur pasteur. L'observance des lois de l'Église, même des fêtes non supprimées (puisqu'on n'était pas sous le régime du Concordat de 1801), et la pratique habituelle des sacrements étaient dans leurs mœurs. Les confessions, à l'occasion de la tournée pastorale, furent, une fois, si nombreuses, que l'évêque dut lui-même se mettre à les entendre pour aider le Curé.

Une année, cette pauvre île de Saint-Barthélemy fut désolée et ruinée par une sécheresse persistante. L'évêque, répondant à un instinct de son cœur de père, fit un appel à la charité en faveur de ces malheureux affligés. La Guadeloupe y répondit généreusement. Et Sa Majesté le Roi de Suède, appréciant cette sollicitude vis-à-vis de ses sujets, voulut rendre hommage à l'épiscopat catholique, coutumier de ces prodiges de zèle, en décorant Mgr Forcade, de la croix de Commandeur de son ordre royal de l'Étoile¹⁹.

Ainsi, l'évêque travaillait par lui-même à former ce bercail nouveau, dont la Sainte Église lui avait confié la houlette. Aucun détail ne pouvait ainsi échapper à son regard vigilant ni à sa dévorante activité. Sur place, il étudiait les besoins de chaque paroisse, corrigeait les défauts, comblait les lacunes, excitait les uns et encourageait les autres, joignant toujours et partout l'exemple à la parole.

Le concours de la Marine

Dans cette œuvre délicate, hâtons-nous de le déclarer, le concours du pouvoir séculier ne lui manquait point. Ce pouvoir était alors tout entier aux mains de la Marine : c'est tout dire. Ce n'est point qu'il n'y eût parfois divergence d'opinions, voire même quelques nuages, entre l'évêque et le gouverneur. Mais lorsque la droiture est dans les intentions et que la loyauté seule fait parler, on s'entend ; entre gens de bonne foi, on se fait de mutuelles concessions, et tout y gagne. Mgr Forcade connaissait trop bien d'ailleurs les mœurs maritimes pour n'en pas savoir tirer le meilleur parti possible, dans l'intérêt du bien commun. C'est dans cet élément qu'il continuait à vivre. Cette atmosphère restait la sienne, non pas seulement quand il allait porter aux équipages ses bénédictions et ses prières, ou payer un tribut à de solides amitiés, mais encore dans l'accomplissement même de son ministère pastoral. L'avis²⁰ de la station locale était, en effet, mis à sa disposition pour ses tournées dans les paroisses du littoral (et presque toutes les paroisses sont dans ce cas).

D'après les règlements d'alors, modifiés depuis, le bâtiment, qui le portait, battait pavillon de contre-amiral.

Une frégate anglaise s'y méprit un jour et salua « l'amiral spirituel », qui, de sa passerelle, lui envoya sa bénédiction. Nous ne savons pas si l'Anglais sut en profiter ; mais nous pouvons dire que les nôtres ne s'en

19. Le 25 octobre 1860.

20. Petit navire de guerre, léger et rapide, destiné aux missions lointaines, et aux escortes.

plaignaient point et que nos officiers aimaient les relations, que leur procurait le service, avec ce prélat dont la rondeur et la courtoisie leur montraient la religion sous un jour aimable et attachant. De vaillants amiraux en gardent encore le souvenir.

LE PETIT SÉMINAIRE-COLLÈGE (1853-1861)

Dans la vie du peuple chrétien, les œuvres tiennent une large place. Elles ne sont pas seulement l'affirmation de la vitalité catholique, elles en sont les éléments obligés. Les unes forment ou entretiennent l'action divine dans les âmes, les autres relient entre eux les membres de la famille spirituelle ; celles-ci sont d'une nécessité locale ; celles-là répondent à un besoin de l'Église universelle ; là c'est pour un temps ; ici c'est de tous les jours ; partout et en tout cas, c'est la floraison surnaturelle, se transformant en fruits abondants, mais exigeant une culture laborieuse.

La Guadeloupe avait ses œuvres lorsque l'évêché fut créé. Mgr Forcade s'appliqua à les faire grandir et multiplier.

Les auxiliaires du ministère pastoral

Pour l'œuvre capitale de l'Église, le soin des enfants, des malades et des pauvres, le clergé était admirablement secondé par les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, les sœurs de Saint-Paul de Chartres et les frères de Ploërmel. L'évêque s'attacha à assurer le succès de ces auxiliaires du ministère pastoral, en travaillant à la persévérance et à la perfection des ouvriers eux-mêmes. Ni les visites, où se traduisaient des conseils pratiques et journaliers, ni les retraites, où le prélat devenait lui-même prédicateur et directeur, ni les solennités saintes, où le Pontife consolait et encourageait : rien ne fut négligé pour entretenir ces congrégations religieuses dans l'esprit de leur sainte vocation, et les rendre de plus en plus dociles sous la main de Dieu, qui en faisaient les instruments de sa grâce.

Mais une lacune bien grave existait dans le pays. L'instruction primaire y avait ses maisons et ses maîtres ; l'instruction secondaire en était totalement privée. Ce sera la gloire de notre épiscopat colonial d'avoir ouvert ce sillon, d'où la jeunesse créole devait tirer tant de profit. Jusquelà, le jeune homme était obligé de passer les mers et d'aller en France, pour faire ses classes ; et Dieu sait au prix de quel sacrifice on y parvenait. Des évêques ne pouvaient se résoudre à voir l'espoir de leur troupeau aux prises avec de telles difficultés. Sans ressources, mais armés d'un invincible courage, ils fondèrent les premiers établissements d'enseignement secondaire. C'est à eux que revient l'honneur de ce progrès, tant prôné de nos jours : il ne faut pas qu'on l'oublie.

La façon dont Mgr Forcade accomplit cette tâche est digne de remarque, et suffirait à elle seule pour jeter sur sa mémoire une impérisable auréole.

Tillac était une maison de campagne, en dehors de la Basse-Terre. Ce fut le berceau du Petit Séminaire-Collège. Mais, comme le berceau du Sauveur, il fut soumis à l'épreuve.

Les Pères du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, dont le dévouement est au service de nos colonies, avaient pris la direction de la maison.

Un nuage se leva entre eux et l'évêque. Celui-ci avait trop le tempérament autoritaire, pour ne vouloir pas être complètement maître chez lui, surtout quand il s'agissait d'une œuvre où sa responsabilité personnelle allait si gravement s'engager. Le résultat du différend fut le départ des Pères. Mais le danger d'une telle secousse fut aussitôt conjuré. Le clergé diocésain fournit des professeurs ; et, malgré bien des embarras, il se montra toujours à la hauteur de sa mission. Ajoutons, pour l'édification du lecteur, que Mgr Forcade n'en resta pas moins l'appréciateur du zèle des Pères du Saint-Esprit, et que l'Archevêque d'Aix leur en donnait toujours le témoignage, lorsque, dans ses voyages à Rome, il préférait à toutes les portes qui lui étaient ouvertes, le cordial accueil que lui réservait le Séminaire français²¹.

Un nouveau local

Une autre difficulté, d'une solution moins rapide, c'était la question du local. Tillac était trop loin du centre. Il fallait un établissement plus accessible aux externes. Les fondations en furent jetées dans un grand terrain voisin de la cathédrale, sur le bord de la rivière-aux-herbes. En moins de dix-huit mois, l'édifice s'éleva. On en prit possession dès qu'il put offrir un suffisant abri. L'évêque le bénit et y dit la messe, pour la première fois, le 27 décembre 1856²².

Mais des constructions de cette nature coûtent cher. Celle-ci se traduit par le chiffre de trois cent mille francs. C'est ici que se montra l'âme généreuse de l'apôtre, qui déjà avait fait ailleurs ses preuves de désintéressement. Écrire un mandement, comme celui qui porta la date du 23 janvier 1857 ; organiser une loterie, comme celle qu'il lança ; solliciter la charité des âmes et le concours du Pouvoir : ce sont des façons communes que nul ne néglige en pareil cas. Mais voici ce qui fut mieux, plus épiscopal que tout le reste et plus méritoire.

Mgr Forcade avait une maison de campagne, cette *Espérance*, qu'il aimait tant, et dont nous avons dit les utiles et agréables influences ; mais c'était une charge qu'il pouvait supprimer, au profit de son Petit Séminaire-Collège ; il renonça à l'*Espérance*.

En ville, il habitait, au Champ d'Arbaud, un hôtel spacieux. Mais il fallait tenir maison, y faire des dépenses tout à fait personnelles que l'on pouvait encore économiser : il renonça à cette demeure.

Celle-ci était d'ailleurs loin de la cathédrale. Le prélat avait dessein de bâtir un évêché, contigu au collège ; le plan en était conçu et l'exécution commencée. Il pouvait donc déjà se ménager un gîte dans les bâtiments construits. Sa résolution fut prise. Quittant campagne et maison de ville, il s'installe au Séminaire-Collège, vit à la table des professeurs, et verse son traitement dans la caisse de l'établissement.

Dieu bénit toujours de semblables énergies. L'asile ouvert à la jeunesse s'élargit et prospéra ; un palais épiscopal se dégagea des premières bâtisses. Comme l'État doit loger les évêques, le Gouvernement acheta cet évêché, qu'il eût été sans cela obligé d'élever lui-même. Tout fut payé,

21. Fondé en 1853, le Séminaire pontifical français de Rome (*Pontificium seminarium gallicum in Urbe*), a été dirigé par les Pères du Saint-Esprit jusqu'en 2009.

22. Bâtiment à côté de l'évêché.

avant la fin de cet épiscopat. Et il en resta à l'évêque de la Guadeloupe la gloire, que déjà l'évêque du Japon avait acquise, de pouvoir dire en vérité avec saint Paul : « Je sais vivre de peu, je sais aussi être dans l'abondance. J'ai été formé à tout et pour tout : à être rassasié et à souffrir la faim, à être dans l'abondance et dans les privations²³. »

LE PREMIER SYNODE DE LA GUADELOUPE (1859)

Nous voulons, en ce récit, éviter de fatigantes longueurs. C'est pourquoi nous n'avons fait qu'indiquer, à grands traits, les œuvres et les travaux d'organisation accomplis à la Guadeloupe par Mgr Forcade. Mais nul n'a pu s'y méprendre, les rapides succès de ces labeurs supposent que l'évêque s'appuyait sur des collaborateurs actifs et dévoués. Il en était bien ainsi de ce clergé, malheureusement trop peu nombreux et trop surchargé, dont le prélat pouvait dire un jour : « La mère-patrie l'apprécierait davantage, si elle le connaissait mieux. »

Le clergé

Il serait puéril de croire, cependant, que, subitement captivé dès la première heure, ce clergé ait, d'enthousiasme, applaudi aux moindres gestes de son chef. Il faudrait pour cela lui supposer, ou la soudaine infusion d'une perfection angélique, qui n'est point de ce monde, ou une simplicité plus que naïve, dont il n'était pas davantage doté. Quand les plus nobles coursiers, les plus agiles et les plus généreux, ont connu le grand air et la liberté des grandes savanes, quelque docilité qu'ils apportent à se soumettre aux freins, il y a des soubresauts qui leur échappent, dans les premiers élans de leur allure. Les hommes les mieux trempés sont sujets à ces mouvements de la nature. Et, ici, la main qui prenait les rênes était d'une fermeté trop vigoureuse pour ne paraître point quelquefois sévère. Mais la droiture des intentions de Mgr Forcade, la loyauté de sa parole, son désintéressement personnel et surtout son énergie à défendre ses prêtres et à ne chercher que leur bien : c'était plus qu'il n'en fallait pour adoucir les inévitables froissements et panser les plaies. Bien peu ont résisté à ce calmant. Et, en somme, partout son clergé s'est attaché à lui d'une affection raisonnée, sérieuse et toute cordiale.

Nul intérêt de ses coopérateurs n'était d'ailleurs négligé par cet évêque. C'est un des premiers devoirs de la charge épiscopale de veiller à la persévérance et à la perfection des âmes sacerdotales. La connaissance pratique des voies spirituelles a fait naître l'institution des retraites pastorales, où les esprits se retrempent, où les cœurs s'élargissent, où les consciences se purifient de toutes les scories humaines, pour voler avec plus d'ardeur à de nouveaux combats. Le petit nombre des ouvriers évangéliques, la difficulté des communications et bien d'autres obstacles encore avaient jusque-là rendu impossibles à la Guadeloupe ces saintes réunions des pasteurs. Le premier pasteur parvint à combler cette lacune. Et chacun s'en félicita.

23. Lettre de saint Paul Apôtre aux Philippiens 4, 12.

L'évêque et ses prêtres

Mais Mgr Forcade caressait un autre rêve. Les saints canons demandent la tenue des synodes diocésains. Là, quoiqu'il conserve seul l'autorité législative, l'évêque consulte ses collaborateurs et s'éclaire des lumières que leur donne une connaissance plus journalière des besoins du troupeau. Ensemble, on discute les mesures les plus propres à faire le bien, les façons les plus pratiques d'assurer l'exacte observance des lois de l'Église ou des prescriptions des conciles provinciaux. Les décisions qui émanent de ces délibérations, auxquelles président le zèle et la grâce, sont plus facilement acceptées en même temps qu'elles sont plus solennelles. Et puis, de ce frottement digne et loyal des esprits et des cœurs, jaillit une meilleure flamme de charité entre les prêtres et leur évêque : on se connaît mieux, on se comprend mieux et l'on va mieux, la main dans la main, aux travaux communs de la vigne évangélique.

Après les plus urgents labeurs de son organisation diocésaine Monseigneur ayant, enfin, dans son collègue le moyen de réunir ses prêtres sous un même toit, convoqua pour la fin de janvier 1859²⁴ le premier Synode qui n'ait jamais été tenu à la Guadeloupe. L'indiction est du 16 novembre 1858. Dans une note qui y est jointe, l'évêque dit que l'application du premier concile de Bordeaux en forme le *Schema* ; et tous sont invités à étudier les décrets des conciles de la Province.

C'est le 18 janvier 1859 que s'ouvrit, à la cathédrale, l'assemblée diocésaine. Comme toujours en pareil cas, les matières furent examinées par des congrégations particulières, dont les rapports subirent encore la discussion des congrégations générales. L'évêque présidait, dirigeant avec une autorité pleine de bienveillance ces paisibles débats, interrogeant, écoutant, ou jetant, tour à tour un mot lumineux ou un avis judicieux, laissant à chacun la liberté de dire nettement sa pensée, et prononçant ensuite la résolution définitive, qui lui paraissait le plus conforme au droit et à l'opinion générale. Il sortit de ces travaux une remarquable série de décrets synodaux, écrits en très bon latin, légiférant sur les points les plus divers, et portant des décisions les plus propres à assurer la gloire de Dieu et le bien des âmes. À la session de clôture le 25 janvier, ces décrets furent solennellement proclamés. Bientôt après, on les réunit en un volume, à l'usage du clergé, pendant que le mandement du carême expliquait aux fidèles, ce qu'était un Synode, de par le Droit, comment, en fait, il n'avait pu être tenu plus tôt, et quel profit tous devaient attendre de cette réalisation des vœux de la Sainte Église.

Les prêtres et leur évêque

Mais, tandis que l'évêque publiait les résolutions qu'il avait prises, d'accord avec ses prêtres, les prêtres, à leur tour, en élaboraient une autre à l'insu de l'évêque. Un tel charme avait été goûté dans ces fraternelles assises ; un tel rayonnement du cœur du prélat sur son clergé s'était produit ; on avait si bien senti les étreintes d'une vraie paternité dans les relations pleines d'abandon, d'entraîn et de dignité de celui qui n'était « Seigneur et maître que pour servir » ; tous, enfin, en étaient si bien

24. C'est-à-dire pendant les vacances scolaires.

émus, que l'on décida de confier l'expression de ces sentiments à une pierre précieuse, et d'en inscrire le souvenir sur une page d'or. Telle est l'origine du Saphir, entouré de brillants, que Mgr Forcade portait au doigt. Le prix de cet anneau en dépassait de beaucoup la valeur vénale. Sur son tour d'or, étaient écrits ces mots à l'intérieur : *Augustino Epo Clerus Guadalup, in memoriam Synodi 1859*²⁵. Et, à l'extérieur : *Cor unum et anima una*²⁶

L'archevêque d'Aix ne quitta cet anneau que quelques instants avant de mourir²⁷.

LES RELATIONS EXTÉRIEURES (1855-1859)

Il faudrait n'avoir point connu Mgr Forcade, pour s'imaginer que tant de labeurs l'absorberaient dans son diocèse, au point de lui interdire toute relation avec ses vénérés collègues du voisinage. Voisinage est ici un euphémisme ; car, entre les diverses Églises des Antilles, les limites, c'est la mer ; c'est une large frontière. Malgré des distances, dont ont si peu l'idée ceux qui ne naviguent que sur une carte, la charité sut rapprocher les successeurs de ces apôtres, pour qui le monde ancien n'avait pas été trop vaste.

Martinique et Dominique

La Martinique partage avec la Guadeloupe la gloire et le bonheur d'être française. Mieux dotée, plus riche, toujours nommée la première, plus entreprenante ou plus hardie peut-être, elle prime habituellement sa sœur. Parfois on a cru voir entre les deux, sinon quelque rivalité, du moins une émulation légèrement teintée d'émotion. Cela ne les empêche point d'être sœurs et de se confondre en un seul amour dans plus d'un cœur resté, malgré tout, fortement attaché à leurs chers rivages.

Il appartenait à leurs évêques de leur donner l'exemple d'une cordiale union. La Martinique avait pour premier pasteur un saint, dont les œuvres célèbrent l'intelligente initiative et l'inoubliable bonté, Mgr Leherpeur. Ce vénérable prélat reçut, au mois de mai 1855, la visite de Mgr Forcade. C'était la première fois que celui-ci sortait de son diocèse, depuis seize mois, qu'il en avait pris possession. Bien qu'ils fussent loin d'avoir le même tempérament, les deux évêques se convinrent et s'apprécièrent mutuellement. Saint-Pierre et Fort-de-France s'édifièrent, tour à tour, de cette pieuse fraternité apostolique, où la grâce perfectionne si heureusement les ébauches de la nature. Notre-Dame de la Délivrande, au Morne-Rouge, reçut les communs hommages des deux pasteurs les 10 et 12 mai ; et, à cette date, Mgr Forcade y célébra la sainte messe pour les deux diocèses.

25. « À Augustin, évêque, le clergé de la Guadeloupe, en souvenir du Synode de 1859. »

26. « Un seul cœur et une seule âme » (Livre des Actes des Apôtres 4, 32).

27. Mgr Forcade a toujours porté cet anneau. Il l'a légué par testament à son ancienne Église de la Guadeloupe. Il a pensé que ce souvenir de l'union et de la fidélité serait pour ses successeurs un précieux gage du bien qu'ils sont appelés à opérer en union avec son clergé.

L'année suivante, Mgr Leherpeur rendait sa visite à l'évêque de la Guadeloupe. La réception fut digne de celui qui en était l'objet et de l'hôte qui savait si gracieusement faire les honneurs de sa maison. Un grand bien pouvait résulter de si précieuses relations ; mais la mort les empêcha de se prolonger autant qu'on pouvait l'espérer. En avril 1858, Mgr Forcade dut aller à Saint-Pierre pour rendre les derniers devoirs à celui que les Martiniquais pleuraient comme on pleure un père.

Entre la Martinique et la Guadeloupe, se trouve la Dominique. Cette colonie anglaise forme, avec plusieurs îles situées au nord de la Guadeloupe, un diocèse de vaste étendue, mais bien pauvre, et bien difficile à desservir. Mgr Vesque, un Français, en était l'évêque, lorsque Mgr Forcade arriva à la Basse-Terre. Celui-ci échangea une visite au commencement de 1858 avec ce voisin, dont la pénurie le touchait et lui rappelait si bien les Missions Étrangères. Mais, en cette même année, Mgr Vesque mourait en tournée à Saint-Christophe, et Mgr Forcade allait le 25 août lui célébrer un solennel service et faire son éloge funèbre, dans la cathédrale veuve de Roseau²⁸.

Trinidad et Porto Rico

Plus loin que la Martinique et la Dominique, en descendant vers le sud, il y a un autre diocèse : c'est la Trinidad. Port-d'Espagne en est le siège ; Mgr Spaccapietra l'occupait. Sous une forme originale, ce prélat dévoilait un esprit fin et délié. L'évêque de la Guadeloupe l'aimait. Il alla le voir en février et mars 1858 ; il le reçut, à son tour, chez lui et l'emmena dans une tournée à la Grande-Terre, au mois de mai suivant. Il retourna à nouveau à Port-d'Espagne en février 1859 pour prendre part au sacre de Mgr Poirier, élu évêque de Roseau, comme successeur de Mgr Vesque. C'est à cette occasion qu'il rencontra Milord Etterich, évêque de Demerary (Guyane anglaise). Cet excellent prélat, ainsi que Mgr Spaccapietra, devenu archevêque de Smyrne, devait plus tard venir à Nevers, visiter son ancien collègue d'outre-mer.

Passons subitement du sud au nord de la mer des Antilles, et nous trouvons l'évêché de Porto Rico. Ici, nous sommes en pleine terre espagnole et nous allons voir que la catholique nation y a transplanté tous ses vieux usages chrétiens. Le siège épiscopal était vacant depuis trois ou quatre ans, lorsque, ayant obtenu des « facultés » spéciales du Saint-Siège, le Vicaire capitulaire pria Mgr Forcade de venir suppléer à son insuffisance, pour les confirmations et les ordinations, que retardait la vacance. C'était en 1857.

Le 16 mai, l'évêque de la Guadeloupe fut reçu dans la colonie espagnole avec la plus grande pompe. À la cathédrale, eut lieu une cérémonie de baisemain, où défilèrent non pas seulement les gens d'Église, mais toutes les autorités du pays. Partout où passait l'évêque, les honneurs militaires lui étaient rendus. Le gouvernement espagnol voulut pourvoir à tous ses besoins et lui offrit une royale hospitalité. On poussa l'attention jusqu'au point de lui servir, chaque jour, une table abondante et splendidement dressée, à laquelle il pouvait faire asseoir tels invités qu'il

28. Chef-lieu et siège épiscopal de la Dominique.

voulait, pour le dîner quotidien, pendant lequel jouait, sous ses fenêtres, la musique de l'un des régiments présents dans la colonie.

Pendant les quinze jours qu'il passa à Porto Rico, Mgr Forcade fit de nombreuses ordinations, avec des dispenses d'interstices, qui permirent à ceux dont les études théologiques étaient finies de parcourir en huit jours tous les degrés des saints ordres.

Il confirma également un nombre incalculable d'enfants. La façon dont s'accomplit cette fonction sacrée diffère totalement de ce que nous voyons en France. C'est ce qui nous autorise à en noter quelques détails. Les confirmands étaient des enfants que l'on portait encore au bras. On en laissait entrer cinquante ou soixante avec les parrains ou marraines et l'on fermait l'église, dont les portes étaient gardées par des sentinelles. L'évêque arrivait et donnait la confirmation sans chanter. Puis il se retirait à la sacristie, où était servie une collation inépuisable, qu'à son défaut ses assistants ne méprisaient aucunement. L'église se remplissait de nouveau, la confirmation recommençait, la collation suivait derechef. Et cela durait ainsi des heures entières.

Plusieurs jours, passés de la sorte, ne sont pas précisément des jours de repos. Mais Mgr Forcade ne savait pas se reposer. Rendre service à ses collègues, ou à des diocèses privés de leur pasteur, c'était pour lui remplir un devoir : il n'en a jamais perdu l'occasion.

Il lui semblait que c'était la réalisation la plus effective et la plus édifiante de l'accord commandé par l'Apôtre pour honorer Dieu : « *Ut unanimes uno ore honorificetis Deum*²⁹. »

LE CONCILE D'AGEN ET LE VOYAGE *AD LIMINA* (1859-1860)

Avant de convoquer le synode, dont nous avons déjà parlé, l'évêque de la Guadeloupe avait lui-même reçu une convocation pour le Concile provincial. L'année 1859 ramenait, en effet, la période triennale de cette réunion, à laquelle la Province de Bordeaux restait fidèle. Mgr Forcade se demandait s'il pourrait se rendre à cet appel. « J'ai répondu à mon éminent métropolitain, écrivait-il à un archevêque, que je m'y rendrais cette fois de ma personne, si rien ne s'opposait au voyage. Mais c'est là le « *Tu autem*³⁰ », et je crois bien qu'en définitive ce sera comme pour le concile de 1856, où j'ai dû me faire simplement représenter. Tout marche ici d'une manière satisfaisante ; mais il ne m'en paraît pas moins difficile de faire de si tôt une longue absence. Et puis, qui sait où nous en serons tous d'ici un an ? « *Rutilat enim triste caelum*³¹ ! »

Cela était écrit en mai 1858. Mais depuis bien des choses s'étaient passées. Le synode diocésain avait eu lieu au début de l'année 1859. L'évêque avait vu de près combien il pouvait compter sur son clergé. Sa tournée faite en avril, mai et juin lui avait permis de constater l'état de son troupeau tout entier, de juger des progrès réalisés, et de se rassurer entièrement sur la situation du bercail. Il ne devait plus hésiter.

29. « Accueillez-vous donc les uns les autres, comme le Christ vous a accueillis pour la gloire de Dieu » (Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains 15, 7).

30. « vous alors. »

31. « en revanche (en effet) le ciel est sombre et rougeâtre. »

Dans une lettre pastorale du 24 juin, il annonce à son clergé et à son peuple sa grave détermination ; il leur indique le double but de son voyage : le concile d'Agen et la visite au tombeau des saints Apôtres ; et, pour les heures de l'absence, il confie sa chère Église à un autre lui-même, qu'il compare avec tant de raisons au fidèle Timothée. M. l'abbé Bellaunay, son vicaire général et ami, resterait au gouvernail. La barque ne pouvait être confiée à des mains plus sûres et plus aimées de tous. Car tous savaient apprécier celui que l'on appelait familièrement le « Père Bellaunay ». Prêtres et fidèles lui avaient depuis longtemps donné une large place dans leur cœur. C'était un homme de paix, sage et prudent. On ne lui reprochait que d'être trop modeste ; et il le prouva bien, en effet, par la façon dont il reçut et porta un titre prélatice, que lui octroya le Saint-Père ; ce qui n'étonna personne, excepté lui-même.

De passage à Londres

Le 28 juin, Mgr Forcade prenait le *packet*³² anglais. La traversée fut d'un mois ; et l'évêque eut la consolation de pouvoir dire la sainte messe, non seulement à Saint-Thomas, en y passant, mais encore à bord du *steamer* tous les dimanches. Le 20 juillet, il débarquait à Southampton. Le lendemain, il était à Londres et remontait à l'autel de la chapelle française, où il avait déjà célébré en 1848.

À ce moment-là, les évêques anglais étaient réunis au Collège d'Oscott, pour le Concile de Westen. L'ancien « *spiritual lord of Hong Kong* » y alla saluer ses frères. On lui fit un accueil empressé et on lui demanda de prendre part à l'une des séances de l'assemblée conciliaire. Trois jours après, le voyageur traversait la Manche et arrivait à Boulogne. Le 26, il était à Paris.

De Paris à Agen

À la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, le 8 septembre, eut lieu l'ouverture du Concile d'Agen. L'évêque de la Guadeloupe avait passé à Bordeaux, en s'y rendant. Une visite à Poitiers et à Angoulême avait d'avance trahi ses sympathies.

La part que prit Mgr Forcade, aux travaux de la sainte assemblée, fut plus grande qu'elle n'avait pu l'être à La Rochelle, en 1853. L'expérience acquise dans l'administration d'un diocèse colonial, donnait à son jugement une valeur incontestée sur tout ce qui concernait la discipline. Quant à sa doctrine, ses opinions romaines étaient trop connues pour que l'on pût s'étonner de le voir à côté de Mgr Pie, à l'heure où se manifestaient, au sein de la congrégation des évêques, quelques divergences dans la manière d'envisager et de comprendre certaines questions.

Ces dissentiments d'ailleurs qui, dans l'ordre providentiel, sont les chocs de l'esprit d'où jaillit la lumière n'entamaient point le cœur et ne blessaient pas plus la charité que ne l'avait fait, à l'origine, « l'exaspération et la séparation » entre Paul et Barnabé³³. Celui qui semblait mieux

32. Fondée en 1839 à Southampton, la *Royal Mail Steam Packet Compagny* possédait des paquebots et des cargos distribuant le courrier dans la Caraïbes, le Brésil et l'Argentine.

33. Livre des Actes des Apôtres 15, 39.

représenter les tendances libérales, Mgr Landriot, évêque de La Rochelle, n'en resta pas moins un sérieux ami de Mgr Forcade, qui appréciait par-dessus tout la droiture et la loyauté de son éminent collègue. « J'aimais beaucoup, écrivait un jour l'Archevêque d'Aix dans une notice sur Bernadette de Lourdes, j'aimais beaucoup cet excellent prélat, qui me plaisait surtout par ses franches allures, et je crois qu'il me le rendait bien. Quoique nous n'eussions pas les mêmes idées sur tout point, nous n'avions jamais ensemble la moindre difficulté et il existait même entre nous une familiarité, respectueuse sans doute, mais toute fraternelle. »

À la dernière session du Concile, l'évêque de la Guadeloupe fut chargé de prononcer le discours de clôture. Il dut cet honneur, non point à son talent, mais à son âge : c'était le plus jeune des Pères, il avait quarante-trois ans. Il n'était pas orateur, mais son esprit lucide et méthodique, nourri principalement d'Écriture Sainte, et toujours scrupuleusement assis sur la doctrine la plus sûre, donnait à sa parole le poids qui convenait à une si grave solennité. Prenant pour texte le mot de l'Apôtre : *Instaurare omnia in Christo*³⁴, il sut se faire écouter et apprécier de ses pairs, et aussi bien de ceux qui étaient ses maîtres dans l'art de bien dire.

Cependant le Concile d'Agen jetait un nuage sur des résolutions antérieures du vénérable métropolitain de Bordeaux. Très habile dans l'art des saintes conquêtes, lorsqu'elles étaient pacifiques, le Cardinal Donnet se sentait moins à l'aise dans les luttes, même courtoises, qui effarouchaient sa bonté native ; que le plaidoyer fût pour ou contre, il excusait volontiers le juge qui sommeille sur son siège pour se dispenser d'intervenir dans les détails du débat ; et il semblait peu flatté que le fauteuil d'un président impliquât le devoir de diriger la discussion. Ces dispositions personnelles favorisaient des appréhensions d'une autre nature, touchant à l'ordre politique. Les suffragants crurent comprendre que la continuation des conciles de la province pouvait bien devenir problématique.

En route vers Rome

Après avoir fait un voyage dans l'ouest de la France, au mois d'octobre, et passé à Paris presque tout le mois de novembre, l'évêque de la Guadeloupe prit la route de Rome. Il allait remplir, pour la première fois, la visite *ad limina*³⁵, que les saints canons imposent aux évêques, et faire connaître au Saint-Siège la situation de sa lointaine Église. Il passa par Dijon, pour voir son ancien curé de Versailles, Mgr Rivet. Il s'embarqua à Marseille, après avoir dit la sainte messe à Notre-Dame de la Garde, et arriva le 30 novembre à Rome, au séminaire français.

Pie IX lui ouvrit les bras, en le voyant. Son cœur, on le sait, lui était déjà grandement ouvert. Dans l'entourage du Saint-Siège, chacun s'intéressa avec une sympathie croissante à ce jeune prélat, que plusieurs avaient vu mourant sept ans auparavant, et qui semblait avoir rajeuni, en jetant la divine semence dans son jeune diocèse, où déjà les moissons étaient fructueuses.

34. « Récapituler toute chose dans le Christ » (Lettre de saint Paul Apôtre au Éphésiens 4, 10).

35. La « visite *ad limina apostolorum* » est la visite quinquennale que tout évêque catholique est tenu de faire à Rome.

La Sacrée Congrégation du Concile reçut sa relation canonique et loua son synode. Pie IX laissa déborder son affection. Il le fit *Comte romain* et *prélat assistant au trône*. Il lui donna le privilège extraordinaire de se faire précéder, dans toute l'étendue de son diocèse, de la croix, qui n'appartient qu'aux métropolitains. Et cette faveur, il voulut l'attacher au siège de la Guadeloupe, l'attribuant ainsi à tous les évêques successifs de cette terre sur laquelle Christophe Colomb, croyant toucher un continent, avait d'abord planté la croix, à son second voyage.

Enfin, pour marquer à Mgr Forcade son affection toute personnelle, le Saint-Père lui fit porter un jour un royal présent ; c'était le splendide cierge, orné de peintures fines, que lui avait offert Saint-Jean-de-Latran, le jour de la Chandeleur de cette année 1859.

Pendant que rayonnaient ainsi, du Pape à l'évêque, ces manifestations du cœur, le dévouement de l'évêque au Pape grandissait et ne restait point inactif.

Le savant auteur de l'histoire du Cardinal Pie, raconte l'initiative prise par l'illustre évêque de Poitiers, vis-à-vis de ses collègues, pour jeter la féconde semence, qui produisit le Denier de Saint-Pierre. Une grande part de cette initiative revient à Mgr Forcade. Nous croyons que, pendant le concile d'Agen, des vues communes furent échangées, sur ce point, entre les deux évêques de Poitiers et de la Guadeloupe. Celui-ci, partant pour Rome, se chargea de pressentir les pensées du Saint-Siège, car, ni l'un ni l'autre des deux prélats, n'eussent voulu agir, surtout en pareille matière, sans la certitude de ne point contrarier le Vatican. C'est ce qui ressort, pour nous, d'une lettre, écrite de Rome, par Mgr Forcade à Monseigneur l'archevêque de Cambrai. L'idée, dont il s'agit, y est présentée, motivée et déclarée agréable au Saint-Siège. Le grand crédit, dont jouissait Mgr Régnier dans l'épiscopat, et la générosité traditionnelle de ses diocésains, promettaient un plein succès à l'entreprise. L'archevêque de Cambrai répondit, qu'en raison de circonstances locales, il hésitait « quant à présent », mais qu'il saisirait « la première occasion favorable » qui s'offrirait. Et l'on sait s'il a tenu parole et si ses ouailles l'ont compris !

L'évêque de la Guadeloupe était à Rome, depuis un mois et demi. Il comptait bien y rester encore, quand subitement une dépêche le fit partir le 15 janvier 1860. Son père se mourait à Versailles. Ce ne fut, heureusement, qu'une fausse alerte, cette fois. Mais, la dernière heure, de ce vénérable et bien-aimé père, n'était plus éloignée ! Elle devait sonner le 30 mars. Monseigneur ne connut, qu'après son retour à la Guadeloupe, ce malheur, toujours si affreux, pour des cœurs aimants. Il en ressentit une affliction profonde, que maîtrisa sa foi énergique. Et son deuil fut partagé par son diocèse entier.

Nous venons de mentionner le retour à la Guadeloupe. C'est au mois de mars que s'effectua ce voyage.

Après avoir réglé en France tout ce qui touchait aux intérêts de son Église ; après avoir donné, au cœur, les légitimes satisfactions que Dieu bénit, à Arras, à Cambrai, à Marolles, à Rouen, à Nantes, etc., le prélat s'embarqua le 7 à Lorient.

Ce fut l'avisio l'*Achéron* qui le prit à son bord. Les attentions de la marine l'accueillirent selon l'habitude prise ; et installé, comme chez lui, il put, chaque matin, dire la sainte messe, pendant toute la traversée.

LA DERNIÈRE STATION D'OUTRE-MER (1860)

Toute la population de la Basse-Terre était sur pied le 5 avril 1860. Comme un seul homme, elle s'était portée au cours Nolivos. L'*Achéron* avait mouillé sur la rade ; Monseigneur allait débarquer. L'enthousiasme ne fut pas moins grand, que le jour de la première arrivée du prélat. Il ne pouvait être que plus cordial encore, puisqu'on savait qui l'on retrouvait ; et que les allégresses du retour croissent en raison directe des peines de l'absence. Les honneurs militaires furent rendus à l'évêque, comme à sa première réception ; les salves du fort et de la rade firent écho aux acclamations de la foule, et se mêlèrent aux joyeuses volées des cloches. Celles-ci donnaient leurs dernières notes ; elles allaient bientôt se taire pour ne laisser place qu'à la voix du canon, selon le pieux usage de la Marine, car on était au Jeudi Saint.

Mgr Forcade, en entrant à la cathédrale, laissa déborder son âme, en quelques brèves paroles ; puis il commença les grands offices de la semaine sainte, en chantant la messe pontificale, entremêlée de la consécration des saintes huiles, comme s'il n'arrivait pas, à l'instant même, d'une navigation de trente jours. Il fut coutumier de ces énergies-là.

Une lettre pastorale

Cinq jours après, le 10 juin, une lettre pastorale disait, à son diocèse, les joies et les bénédictions de son voyage. La note triste s'y mêlait. L'heure, on le sait, était calamiteuse pour la Papauté. Le Concile d'Agén avait fait une belle protestation, en forme d'adhésion, aux derniers actes pontificaux de Pie IX. Depuis, les événements avaient encore marché ; et, le 19 janvier de cette année 1860, avait paru l'encyclique, dénonçant l'attentat contre le domaine temporel des Papes. L'évêque, parlant du bien-aimé Père, qu'il venait de voir, dit à ses ouailles : « Que pour cet incomparable Pontife soient, en ce moment, toutes nos pensées et toutes nos affections. Notre éloignement ne nous a pas permis d'unir, plus tôt, notre voix à celles de tous nos Vénérables Frères dans l'Épiscopat, et de vous retracer, avec eux, le désolant tableau de ses sollicitudes et de ses douleurs ; mais nous, qui venons de le contempler de si près, moins que tout autre, pouvons-nous y rester insensibles ? »

Le langage épiscopal était plein de mesure : les circonstances difficiles, la distance des lieux et le tempérament inflammable du pays, l'exigeaient plus particulièrement. Mais le peuple, auquel il s'adressait, savait le comprendre, car, plus que jamais, il était uni de cœur et d'âme à son évêque. Celui-ci put le constater en entreprenant sans retard, dès le mois suivant, la visite de tout son diocèse.

Un douloureux événement lui fit interrompre cette tournée. Le 14 juin, il fallut être à la Martinique, pour présider les funérailles de Mgr Porchez, le second évêque de ce diocèse si éprouvé.

C'est toujours une tristesse, que d'avoir à remplir un semblable ministère. Cette fois du moins elle fut tempérée par un aimable souvenir. Mgr Forcade retrouvait, à la tête du gouvernement de la colonie, un ami de Chine, M. de Candé, qu'il avait connu jadis comme capitaine de pavillon de l'amiral Cécile sur la *Cléopâtre*. Ils passèrent quelques jours ensemble ; ils ne devaient plus se revoir qu'en France, car d'autres horizons allaient se dévoiler.

Au mois de septembre, l'évêque de la Guadeloupe avait prêché à la Dominique, chez Mgr Poirier, avec qui il était très lié, une retraite aux religieuses de Roseau. Le *packet*, qui suivit son retour dans sa ville épiscopale, lui porta des nouvelles fort graves. Des ouvertures lui étaient faites pour une nomination à un siège en France.

L'abbé Maston, second vicaire

À dire vrai, dix années passées en Chine, suivies de sept ans aux Antilles, c'était une série de campagnes, qui ne pouvait faire dédaigner la perspective d'un climat tempéré. Mais l'heure était faite, pour empêcher de céder, sans combat, à cette alléchante tentation. Les difficultés matérielles de l'organisation du diocèse étaient vaincues. Prêtres et fidèles se serraient autour de leur évêque. Celui-ci leur avait donné un témoignage de plus de son attachement, en associant, depuis quelque temps déjà, à son administration, à titre de second vicaire général, M. l'abbé Maston, homme du pays, Créole distingué, que son intelligence et sa piété avaient placé aux premiers rangs du clergé. Tout était donc aussi prospère qu'on pouvait l'espérer, et les cœurs étaient entièrement conquis. « J'aurai bien de la peine, témoigne Monseigneur, à retrouver un diocèse qui me témoigne autant d'affection. »

Cependant il fallait répondre. Déjà, d'ailleurs, on lui avait fait pressentir cette question à Rome et à Paris, pendant son dernier voyage. Il savait que le Pape désirait ce rappel en France. Il répondit qu'il s'en rapporterait à la volonté de Pie IX.

Mais, l'amour qu'il professait pour ce souverain Père, et plus encore sa droiture et sa loyauté, dans la défense de la Vérité et de la Justice, lui firent publier, entre temps, une lettre pastorale sur *Les Tristes Événements de l'époque*. Ce document pouvait compromettre le projet de translation, que l'on élaborait. Mais Dieu permit que nul n'en prit ombrage. Et, le premier *packet* anglais de janvier 1861, lui porta un décret du 11 décembre 1860 : c'était sa nomination au siège de Nevers.

Nommé évêque de Nevers

Il prêchait alors une retraite à Versailles : c'est ainsi qu'on désigne le grand pensionnat des sœurs de Cluny, à la Basse-Terre. Son secrétaire, M. l'abbé Beaugé, y courut avec le Moniteur officiel en main. Ce fut, en ville, un grand émoi, qui se prolongea dans la colonie tout entière, et dont nul ne put méconnaître la sincérité. En entrant chez lui, l'évêque trouva son courrier d'Europe. Chose singulière, un ami bien informé lui annonçait, du ministère même, que sa nomination à Soissons était à la signature de l'Empereur ! Mais l'acte officiel disait bien Nevers.

Deux faits marquèrent les jours qui suivirent cette nouvelle.

Le premier, c'était la retraite ecclésiastique. Elle fut édifiante et féconde en résolutions viriles, ainsi qu'il advient toutes les fois que l'âme s'élève plus ardemment vers Dieu, à l'heure où se brisent des liens de cœur et des affections sur lesquelles on s'appuyait. Les regrets du passé et les inquiétudes du lendemain se font jour, en pareil cas, dans une famille sacerdotale qui va changer de chef. Ce que pensaient les prêtres de la Guadeloupe, le synode de l'année 1859 l'avait éloquemment exprimé.

Aussi bien, la retraite de 1861, se fit-elle dans une atmosphère de tristesse.

Elle fut immédiatement suivie d'un solennel service funèbre, pour les victimes de la guerre de Chine. Après avoir, dans l'autre hémisphère, quelques années auparavant, associé son nom, aux efforts de civilisation chrétienne, tentés par notre Marine, Mgr Forcade devait, plus que tout autre, un souvenir à ceux qui, pour cette cause, venaient de succomber glorieusement.

La cause de la Patrie et celle de la Religion

Le 26 janvier, à huit heures du matin, la cathédrale de la Basse-Terre s'emplissait d'une assistance recueillie. M. le Gouverneur, les chefs d'administration, toutes les autorités militaires et civiles étaient là. La messe pontificale de *Requiem* fut chantée. Puis, avant l'absoute, Monseigneur fit une allocution pleine de chaleur, dont cet intelligent auditoire fut véritablement impressionné. Les idées du prélat, sur l'économie providentielle des événements, et sur le rôle de la France, sa foi et son patriotisme s'y dévoilèrent nettement et simplement. Il célèbre l'alliance du prêtre et du soldat, dans l'œuvre commune, dit leur nouvelle victoire, la prise fantastique du Palais d'Été :

« Est-ce que vous croirez jamais, Messieurs, que ce soit pour des ballots de coton, ou des pipes d'opium, que Dieu prépare, conduise et consomme d'aussi surprenantes révolutions ? Est-ce que admettez même, que ce soit pour des intérêts purement mercantiles, que les soldats de la France livrent leurs glorieux combats ? On se bat, en France, pour des idées et pour des principes, pour la Vérité et pour la Justice ; mais on ne s'y bat pas plus pour de la marchandise, qu'on ne s'y bat pour de l'argent ! Quand notre France intervient, par ses armes, dans les questions de nation à nation, fidèle à ses antiques traditions, elle le fait, toujours, pour de plus hauts intérêts. Et le plus souvent même, elle n'a rien d'autre en vue, que l'une de ces deux grandes et saintes causes qui, malgré tous nos dissentiments, survivront à jamais dans nos cœurs : la cause de la Patrie et celle de la Religion ! »

L'orateur développe quelques pensées dans ce même ordre d'idées, puis il conclut à la prière pour les morts :

« Messieurs, ne nous séparons pas sans prier, encore une fois, tous ensemble, pour ces pauvres défunts. Les compagnons de Judas Macchabée étaient également tombés pour la plus sainte des causes, et cependant l'écrivain sacré fait remarquer que ce fut "une sainte et salutaire pensée que de prier pour eux, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés." Nous unissant, d'esprit et de cœur, à l'absoute solennelle, conjurons Dieu de purifier toutes ces âmes et de les admettre dans le bienheureux séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Ainsi soit-il. »

Une lettre du Pape Pie IX

Après ce discours si épiscopal et si français, il nous reste à faire entendre une autre voix, c'est celle de Pie IX. Elle transporte notre pensée dans une autre sphère. Elle prouve que, celui qui applaudissait aux chevaleresques actions de son pays, ne s'aveuglait point sur les tristes écarts, qui marquaient cette époque. Elle glorifie en même temps les sentiments

de cet évêque qui tenait pour première règle de sa conduite, l'obéissance et le dévouement absolu au Saint-Siège. « Nous comprenons, lui écrivait le Souverain Pontife, quelles angoisses douloureuses vous font ressentir les périls si graves, dans lesquels nous jettent l'impiété et l'audace de ces hommes, qui, ennemis de toute justice, déclarent une guerre acharnée à l'Église catholique, à ce Siège apostolique et à Nous-mêmes, et qui foulant aux pieds tous les droits divins et humains envahissent, usurpent et détruisent notre Pouvoir civil, le Principat de ce Saint-Siège, le Patrimoine de Pierre. » Et le Saint-Père ajoutait que l'amour, dont une récente épître lui avait porté la nouvelle expression, lui était « une consolation au milieu de tant d'amertumes : *non mediocre nobis attulerunt solatium inter maximas quibus premimur amaritudines*³⁶. »

Cette lettre ne fut pas la dernière, que Mgr Forcade reçut du pape, à la Guadeloupe. Au moment de sa nouvelle nomination, il avait écrit au Saint-Père : « Je n'ai ni demandé ni recherché ce changement que l'on me faisait depuis longtemps pressentir. Mais Votre Sainteté ayant daigné me faire connaître, il y a peu de temps, par mon vénérable ami, Mgr Spaccapetra, qu'elle me verrait volontiers accepter une nomination à un siège français, je ne crois pas devoir décliner l'offre qui m'est faite. Cependant, si Votre Sainteté, ayant changé de sentiment à cet égard, jugeait plus opportun que je restasse sur le siège que j'occupe actuellement, j'oserais la prier de m'en donner avis et j'enverrai immédiatement au Gouvernement mon acte de renonciation... » Pie IX lui fait une réponse, où se traduit la joie, que lui cause une obéissance si confiante et si désintéressée. Et, l'évêque des évêques ajoute que, ce lui est un motif de plus, de croire au bien, qu'il doit attendre de cette translation : « *Nobis argumento sunt procurationem tuam maxime profuturam viduatae Ecclesiae Nivernensi*³⁷. »

Le Pape avait parlé. L'évêque n'avait plus qu'à partir.

LE DÉPART (1861)

La frégate l'*Amazon*e était en rade de Basse-Terre. On savait que ce transport de l'État devait emmener l'évêque. On touchait donc à l'heure de la séparation.

C'était le samedi 16 mars. Dans l'après-midi, Mgr Forcade termina toutes ses affaires et remit l'administration aux mains de son premier vicaire général, M. Bellaunay, suivant les constitutions organiques des évêchés coloniaux. Il dit aux prêtres de son entourage ses dernières recommandations ; il en reçut, comme l'Apôtre, ce témoignage que « ses mains n'avaient pas été oisives » ; et il leur dit, une dernière fois, son affection constante et dévouée. « On pleurait. Et, lui donnant le baiser de l'adieu, on s'affligeait de ce qu'on ne verrait plus son visage³⁸. »

36. « ...n'est pas moindre pour nous la consolation qu'il apportèrent au milieu des grandes tribulations dont nous sommes accablés... »

37. « à notre avis votre action sera de la plus grande utilité pour le pauvre diocèse de Nevers. »

38. Livre des Actes des Apôtres 20, 37-38.

Pendant ce temps, les portes de l'évêché s'ouvraient à de nombreux amis. M. le général Frébault, gouverneur de la colonie, offrit son bras à l'évêque, les autres suivirent. Et, tristement, l'on s'en alla de la sorte jusqu'au rivage. « Et on l'accompagna au bateau³⁹. » Une foule compacte et silencieuse faisait escorte. On saluait avec émotion. Et lui, plus ému que tous les autres, mais se dominant énergiquement, avait encore pour tous un regard, pour chacun un mot aimable, pour chaque petit enfant une caresse. Dieu seul sait toutes les larmes que ce jour arrachait à plus d'un cœur !

Il était six heures du soir, quand on leva l'ancre. Debout sur la passerelle, l'évêque étendit les mains et bénit, une dernière fois, la foule, qui stationnait sur la rive. C'était fini.

Le jour tombait. *L'Amazone* filait à toute vapeur. Bientôt, dans la brume, disparurent les grèves et les montagnes de la Guadeloupe. Pauvre chère île aimée ! On ne la voyait plus. C'était comme un beau rêve qui s'évanouissait...

Le lendemain matin, on était loin. *L'Amazone* avait éteint ses feux et déployé toutes ses voiles. Elle courait, grand large, vers le nord-est pour atteindre la région des vents variables, changer sa route et se tourner du côté de l'Europe.

Au lazaret de Palma

La traversée fut bonne. L'évêque put, chaque matin, dire la sainte messe. Un seul dimanche, le temps fut assez calme, pour permettre d'offrir le saint sacrifice sur le pont ; les autres fois, on fut obligé de rester dans la batterie.

On passa le détroit le Gibraltar, dans la nuit du 5 au 6 avril. Le 8 on avait doublé successivement le cap Palos et le cap Saint-Martin, on était à la hauteur de Barcelone, quand le temps se gâta. On allume les feux et l'on continue la route. Mais, dans la nuit du 10 au 11, un coup de vent oblige à virer de bord ; *L'Amazone* revenant à toute vitesse sur le chemin déjà parcouru, va demander un refuge au port de Palma, à Majorque. La « Santé » refusa la libre pratique à la frégate, qui rapatriait des convalescents et des malades. Mais Mgr Forcade put voir, au lazaret, l'évêque de Palma. C'est de la bouche de ce prélat, qu'il apprit, que le consistoire du 18 mars, l'avait préconisé évêque de Nevers.

Les liens mystiques et sacrés, qui l'unissaient à l'Église de la Guadeloupe, étaient rompus.

39. Livre des Actes des Apôtres 20, 38.